

# La civilisation de Napata et de Méroé

*A.M. Ali Hakem*  
*avec le concours de I. Hrbek et J. Vercoutter*

## Organisation politique

Le trait le plus remarquable du pouvoir politique en Nubie et au Soudan central, du VIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère au IV<sup>e</sup> siècle de notre ère, semble avoir été sa stabilité et sa continuité exceptionnelles. A la différence de beaucoup d'autres royaumes de l'Antiquité, le pays a échappé aux bouleversements qui accompagnent les changements dynastiques violents. Nous pouvons considérer que c'est essentiellement la même famille royale qui a continué de régner sans interruption suivant la même tradition.

### La nature de la royauté

Jusqu'à une époque récente, la théorie la plus couramment répandue était que la dynastie de Napata avait été d'origine étrangère, soit libyenne<sup>1</sup> ou égyptienne et qu'elle tenait cette dernière origine des Grands Prêtres de Thèbes<sup>2</sup>. Toutefois, les arguments sur lesquels reposaient ces théories sont assez faibles aujourd'hui et la plupart des spécialistes inclinent à penser que cette dynastie était au contraire d'origine locale<sup>3</sup>. Mis à part les caractéristiques somatiques que l'on retrouve sur les statues des rois<sup>4</sup> un grand nombre

1. G.A. REISNER, 1919, pp.41-44; 1923, *J.E.A.*, pp.61-64, et beaucoup de ses autres études. Cf. également F.L. GRIFFITH, 1917, p. 27.

2. G. MASPERO, 1895, p. 169; E. MEYER, 1931, p. 52; S. CURTO, 1965.

3. Un compte rendu de cette controverse est fourni par M. DIXON, 1964, pp.121-132.

4. Cf. J. LECLANT, 1976 (b).

d'autres traits — le système d'élection, le rôle des reines-mères, les coutumes funéraires et quelques autres indications — font nettement ressortir l'existence d'une culture et d'une origine indigènes que n'a altérées aucune influence extérieure.

Un grand nombre de ces traits nous permettent d'arriver à quelques conclusions valables sur le caractère et la nature de la structure politique et sociale de l'Empire de Koush.

L'un des traits particuliers du système politique méroïtique a été l'éligibilité du nouveau souverain. Les auteurs classiques, depuis Hérodote (V<sup>e</sup> siècle avant notre ère) jusqu'à Diodore de Sicile (I<sup>er</sup> siècle avant notre ère), ont exprimé dans leurs relations concernant les « Ethiopiens », qui était le nom sous lequel ils connaissaient généralement les habitants de l'Empire de Koush, leur surprise devant cette pratique si différente de celle qui était en usage dans les autres royaumes de l'Antiquité. Ils insistèrent sur le choix oraculaire du nouveau roi; Diodore affirme que « les prêtres choisissent auparavant les meilleurs d'entre eux et, parmi ceux qui lui sont présentés, le peuple prend pour roi celui que le Dieu choisit tandis qu'il est porté en procession (...). Dès lors, il s'adresse à lui et l'honore comme s'il était un dieu puisque le royaume lui a été confié par volonté divine. »<sup>5</sup>

Diodore décrit seulement ici, et sans aucun doute par ouï-dire, la cérémonie officielle qui accompagnait le début d'un nouveau règne et qui incorporait des symboles religieux, mais la mécanique du choix proprement dit lui est restée inconnue ainsi qu'à ses informateurs.

Heureusement, nous sommes en mesure de reconstituer la mécanique de la succession d'une part grâce à certaines inscriptions trouvées à Napata qui décrivent en détail des cérémonies du choix et du couronnement. Les plus anciennes appartiennent au roi Peye (Piankhy) (-751/-716) et les plus récentes à Nastasen (-335/-310). Peut-être existe-t-il des inscriptions de couronnement postérieures à cette date, mais l'écriture et la langue employées sont méroïtiques, et n'ont pas encore été déchiffrées, de sorte qu'elles ne nous sont d'aucune utilité. Les inscriptions du couronnement de Napata sont donc notre meilleure source pour comprendre les institutions politiques, en particulier les caractéristiques de la royauté et des institutions qui s'y rattachent; bien que ces documents aient été écrits dans le style des hiéroglyphes égyptiens contemporains, ils présentent de grandes différences par rapport aux inscriptions similaires normales du Nouvel Empire. On les traitera donc comme un produit de leur propre culture<sup>6</sup>.

5. DIODORE DE SICILE, livre III, 5; J. DESANGES, 1968, p. 90.

6. Pour la Stèle de la Conquête de Peye et la Stèle du Règne de Tanwetamani, voir J.H. BREASTED, 1962, pp. 406-473; Stèle de Taharqa, Stèles du roi Anlamani, Grande Inscription du roi Amaninete-Yerike, traduites par M.F.L. MACADAM, 1949, vol. I, pp. 4-80. Pour la Stèle de l'Élection d'Aspelta, la Stèle de Dédicace de la Reine Madiqen, la Stèle d'Excommunication du Roi Aspelta, les Annales d'Harsiotef et les Annales du Roi Nastasen, voir E.A.W. BUDGE, 1912.

Parmi ces inscriptions, les trois plus récentes, celles de Amaninete-Yerike (–431/–405), Harsiotef (–404/–369) et Nastasen (–335/–310) montrent que les rois étaient soucieux d’observer des pratiques traditionnelles strictes et de proclamer leur attachement aux traditions et aux coutumes de leurs ancêtres. En même temps, elles donnent plus de détails que les inscriptions plus anciennes bien que leur langue soit difficile à comprendre. Elles présentent une grande homogénéité dans leur contenu et même parfois dans leur phraséologie. C’est ainsi que, dans les trois cas, le roi avant sa nomination est décrit comme vivant à Méroé, parmi les autres « Frères Royaux ». Il accède d’abord au trône à Méroé et voyage ensuite vers le nord jusqu’à Napata pour les cérémonies. En fait, Amaninete-Yerike déclare catégoriquement qu’il fut élu roi par les chefs de ses armées à l’âge de quarante et un ans et qu’il avait effectué une campagne militaire avant de pouvoir se rendre à Napata pour y être couronné; et même, quand il arriva à Napata, il se rendit au palais royal où il reçut la couronne de *Ta-seti* en confirmation supplémentaire de son accession à la royauté. Ensuite, il entra dans le temple pour la cérémonie au cours de laquelle il demanda au dieu (c’est-à-dire à la statue ou au sanctuaire) de lui accorder la royauté, et la divinité la lui accorda aussitôt comme une simple formalité.

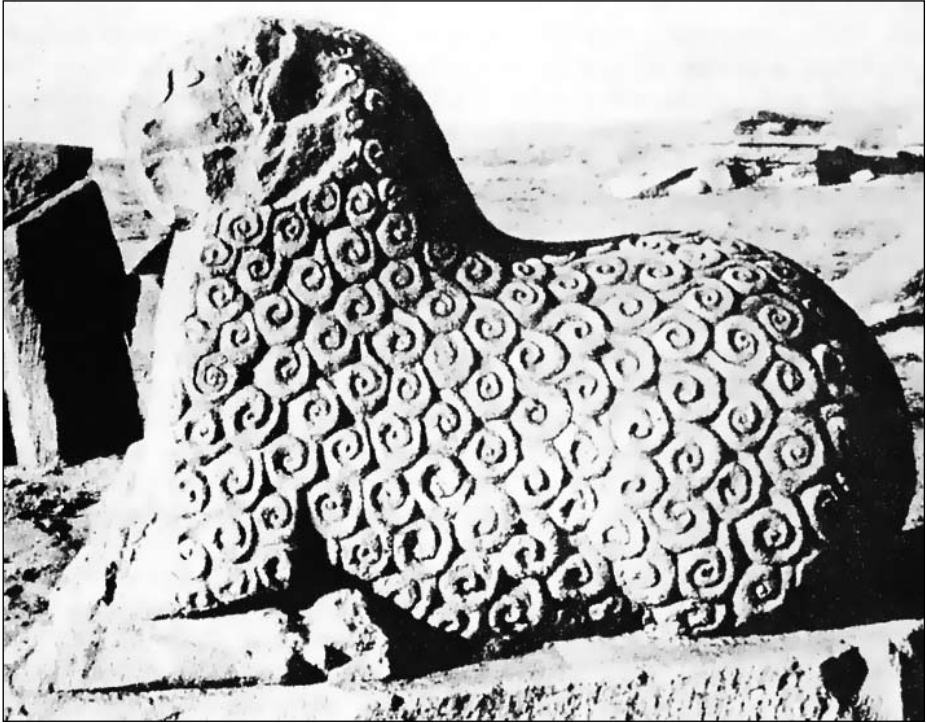
Les inscriptions plus anciennes confirment les conclusions selon lesquelles la succession au trône était déjà réglée avant que le roi ne pénétrât dans le temple. Ainsi, la succession de Taharqa (–689/–664) a été décidée par Shebitku (–701/–689) qui résidait à Memphis en Egypte. Taharqa fut choisi parmi ses « Frères Royaux » et il entreprit le voyage vers le nord (en passant certainement par Napata) et rendit hommage à Gematon (Kawa) avant de parvenir à Thèbes<sup>7</sup>.

Les faits saillants des cérémonies, tels que nous les rapporte la stèle de Tanwetamani (–664/–653), nous indiquent qu’il résidait quelque part en dehors de Napata, peut-être parmi ses « Frères Royaux » avec sa mère Qalhata; là il fut d’abord proclamé roi, puis partit en procession en direction du nord vers Napata, puis Eléphantine et Karnak. Il est donc probable que le lieu où il se trouvait avant le départ de la procession était au sud de Napata, c’est-à-dire Méroé. Par conséquent, la décision de la succession fut prise en dehors de Napata conformément à une pratique normale. Anlamani (–623/–593) décrit les épisodes des fêtes de son couronnement à Gematon (où fut découverte la stèle) en termes identiques et ajoute qu’il s’y était fait accompagner par sa mère pour qu’elle assistât aux cérémonies comme Taharqa l’avait fait avant lui<sup>8</sup>.

Dans une stèle célèbre, Aspelta (–593/–568) donne des détails supplémentaires sur cette cérémonie. Il confirme qu’il succéda à son frère Anlamani et qu’il fut choisi parmi ses « Frères Royaux » par un groupe de vingt-quatre hauts personnages civils et militaires. Pour justifier ses prétentions au trône, Aspelta ne se limite pas à invoquer la volonté du dieu Amon-Rê, mais aussi son origine pour affirmer ses droits héréditaires de succession par

7. M.F.L. MACADAM, 1955, p. 28.

8. M.F.L. MACADAM, 1955, *op. cit.*, p. 46.



1

1. Bélier de granit à Naga

2. Pyramide du roi Natakamani à Méroé, ruines de chapelle et de pylone au premier plan.

(Source des deux ill. : W.S. Shinnie, « Meroe, a civilization of the Sudan ». 1967. Photos Oriental Institute. Univ. of Chicago.)



2

les femmes. Il est donc évident que, malgré les longues actions de grâces rendues à Amon-Rê, le rôle des prêtres était limité. Aspelta donne également d'autres détails plus précis sur la manière dont il pénètre à l'intérieur du temple où il trouve les sceptres et les couronnes de ses prédécesseurs et reçoit la couronne de son frère Anlamani. Cette relation est assez semblable à celles d'Amaninete-Yerike et de Nastasen mentionnées plus haut.

D'importantes conclusions se dégagent de l'étude des inscriptions. L'une d'elles est que le voyage effectué vers le nord pour se rendre dans ces temples était une partie importante du cérémonial du couronnement que chaque roi devait observer lors de son accession au trône; la seconde, que le temple d'Amon à Napata jouait un rôle particulier dans ce cérémonial et que sa prééminence était indiscutée. De telles conclusions sont en rapport direct avec la théorie de Reisner, récemment reprise par Hintze, concernant l'existence de deux royaumes de Napata indépendants<sup>9</sup>.

Cette théorie a été proposée par G. A. Reisner pour expliquer la répartition des sépultures royales. Il partait du postulat que la localisation de ces sépultures était directement liée à la capitale, c'est-à-dire qu'un roi devait avoir sa tombe assez près de sa résidence. Le cimetière d'El-Kourou, qui est le cimetière royal le plus ancien, et le cimetière de Nuri qui lui succéda furent des sépultures royales jusqu'à Nastasen alors que la capitale était Napata; ultérieurement, les deux cimetières de Begrawiya Sud et Nord devinrent cimetières royaux quand la capitale fut transférée à Méroé, après Nastasen, vers -300. Au Djebel Barkal, c'est-à-dire à Napata, il existe deux groupes de pyramides. Les considérations archéologiques et architecturales ont amené Reisner à suggérer que le premier groupe est immédiatement postérieur à Nastasen et que le second date du premier siècle avant notre ère et se termina avec le sac de Napata par les Romains en 23 avant notre ère ou peu après. Chaque groupe était rattaché à une branche de la famille royale qui régnait à Napata indépendamment de la famille régnante principale de Méroé<sup>10</sup>.

La plupart des spécialistes ont cependant abandonné cette division du royaume<sup>11</sup>; et, suivant la présente étude de la succession et des cérémonies du couronnement qui s'y rattachent, l'hypothèse de Reisner n'est plus plausible. Il est en effet inconcevable qu'un roi proclamé roi dans sa capitale se rende ensuite dans la capitale d'un royaume indépendant pour y être couronné, surtout lorsque cette capitale est celle d'un royaume tout à fait insignifiant comme le suggère l'hypothèse de Reisner. D'un autre côté, il n'existe aucun témoignage de discontinuité dans la tradition qui permette de supposer que le cérémonial ait été abandonné, même pendant la période proposée pour cette division car les auteurs grecs ont confirmé la persistance du cérémonial pendant les III<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> siècles (cf. Bion\*) et le I<sup>er</sup> siècle avant notre ère (cf.

9. F. HINTZE, 1971 (b).

10. G.A. REISNER, 1923, *J.E.A.*, *op. cit.*, pp.34-77.

11. S. WENIG, 1967, pp.9-27.

\* Bion est l'auteur de plusieurs traités de géographie et d'histoire naturelle, dont il ne reste que des fragments connus par divers auteurs anciens. On connaît en particulier dans PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, livre VI, une liste de cités au long du Nil dressée par Bion.

Diodore de Sicile). Il est au contraire possible d'affirmer que Napata a joué un rôle important dans le royaume méroïtique : les rois se rendaient à Napata pour recevoir les insignes de leur règne conformément à une tradition établie et y avaient parfois leur sépulture.

L'analyse de tous les textes montre que l'office du roi était héréditaire par lignage royal ; contrairement au système pharaonique et à tout autre système oriental de l'Antiquité où le fils succédait normalement à son père, le roi à Napata et Méroé était choisi parmi ses « Frères Royaux ». L'initiative du choix du nouveau souverain émanait des chefs militaires, des hauts personnages de l'administration civile et/ou des chefs de clan. Tout prétendant dont les capacités étaient mises en doute ou qui était impopulaire auprès de ces groupes pouvait fort bien en être éliminé. La confirmation oraculaire qui ne servait qu'à ratifier de façon formelle un choix qui était déjà fait, avait un caractère surtout symbolique, destiné au public qui était persuadé que c'était le dieu lui-même qui avait choisi le nouveau souverain. En outre, il est clair qu'en théorie la couronne devait passer aux frères d'un roi avant d'être remise à la génération suivante : sur les vingt-sept rois qui régnèrent avant Nastasen, quatorze furent les frères des rois précédents. Il y eut évidemment quelques exceptions quand tel ou tel roi usurpa le trône, mais, en pareil cas, il essaya toujours de justifier et de légaliser son acte. Il existe également certains signes selon lesquels le droit au trône pouvait dépendre encore davantage des prétentions fondées sur la matrilinéarité que sur la paternité royale ; beaucoup d'inscriptions témoignent du rôle de la reine-mère dans le choix d'un nouveau roi. On retrouve certaines caractéristiques très semblables dans les royaumes et les chefferies de plusieurs parties de l'Afrique<sup>12</sup>.

Toutes les cérémonies du couronnement soulignent le caractère sacré que revêtait la royauté à Napata et Méroé ; le roi était considéré comme le fils adoptif de plusieurs divinités. Il est difficile de dire dans quelle mesure il se considérait lui-même comme un dieu ou son incarnation mais, choisi par les dieux, c'étaient les dieux qui guidaient sa main par l'intermédiaire des préceptes de droit coutumier. Nous trouvons ici un concept très élaboré d'un roi désigné par un dieu qui dispense jugement et justice conformément à la volonté du dieu (ou des dieux), concept qui constitue l'essence de toute royauté absolue ancienne et moderne. Bien qu'en théorie, son pouvoir fût absolu et sans partage, le roi devait régner en se conformant strictement au droit coutumier dont il lui était interdit de s'écarter ; il était, en outre, limité dans son action par de nombreux tabous. Strabon et Diodore de Sicile nous rapportent des cas où les prêtres, affirmant avoir reçu des instructions divines, ordonnèrent au roi de se suicider<sup>13</sup>. Selon eux, cette coutume aurait persisté jusqu'à l'époque d'Ergamène (environ -250/-215) qui massacra tous les membres du haut clergé pour les châtier de leur outrecuidance parce qu'il avait reçu une éducation grecque qui l'avait libéré de la superstition ; depuis, la coutume du suicide royal fut abolie<sup>14</sup>.

12. Par exemple à Kaffa, dans le Buganda, en Ankola, chez les Shilluk, au Monomotapa et ailleurs.

13. STRABON, XVII, 2, 3 ; DIODORE DE SICILE, III, 6.

14. DIODORE, *loc. cit.*, signale que les sacrifices rituels des rois sur l'ordre des prêtres ou des notables sont fréquents en Afrique, cf. L. FROBENIUS, 1931.

Les souverains de Napata et de Méroé utilisèrent dans leurs inscriptions les titres pharaoniques traditionnels; nous ne retrouvons nulle part dans l'énoncé de leurs titres, le mot méroïtique pour «roi». Ce titre — *kwr* (lire *gere*, *ger* ou *geren*) — n'apparaît que dans la relation que Psammétique II donne de sa conquête de Koush où il mentionne le roi Aspelta<sup>15</sup>. Bien que ce titre ait dû être le terme habituel par lequel on s'adressait aux souverains koushites, on ne l'a pas laissé s'introduire dans les monuments de Koush.

### La Candace ou le rôle de la reine-mère

Le rôle exact joué dans le royaume par les femmes de sang royal au cours des périodes antérieures n'apparaît clairement nulle part, mais il existe cependant de nombreuses indications montrant qu'elles occupaient des postes élevés et remplissaient de hautes fonctions dans le royaume. Au cours de la domination koushite de l'Égypte, la fonction de grande prêtresse (*Dewat Neter*) du dieu Amon à Thèbes était tenue par la fille du roi, ce qui lui conférait une grande influence économique et politique. Même après la perte de l'Égypte et la disparition de cette fonction, les femmes de rang royal continuèrent à occuper des postes très importants dans le clergé des temples d'Amon à Napata et ailleurs, et à exercer en même temps un pouvoir considérable.

La reine-mère continua de jouer un rôle si important à la cérémonie de couronnement de son fils, comme l'indiquent Taharqa et Anlamani, que l'on ne peut douter de son influence décisive et de son statut spécifique. Elle jouait également un rôle important par l'entremise d'un système compliqué d'adoption dans lequel la reine-mère, portant le titre de «Maîtresse de Koush» adoptait l'épouse de son fils. Ainsi, Nasalsa adopta Madiqen, épouse d'Anlamani, qui mourut peu après et auquel succéda son frère Aspelta, dont l'épouse Henuttakhabit fut finalement adoptée à la fois par Nasalta et Madiqen. Cela est répété sur la stèle de Nastasen (–335/–310) dont la scène supérieure montre sa mère Pelekha et son épouse Sakhmakh tenant chacune un sistre qui semble avoir été l'insigne de la fonction; l'inscription d'Anlamani dit qu'il avait consacré quatre de ses sœurs à chacun des quatre temples d'Amon pour y être joueuses de sistre et prier le dieu pour lui.

L'iconographie confirme le prestige qui s'attachait à l'état de reine-mère: dans les scènes religieuses sur les murs des temples, elles occupent une position prééminente, venant immédiatement après le roi. Sur les murs des chapelles des pyramides, la reine apparaît derrière le roi défunt comme le principal porteur d'offrandes.

Plus tard, ces reines — mères ou épouses — commencèrent à assumer le pouvoir politique et se proclamèrent elles-mêmes souveraines, allant jusqu'à adopter le titre royal de «Fils de Rê, Seigneur des Deux Terres» (*sa Re, neb tawy*) ou «Fils de Rê et Roi» (*sa Re, nswebit*)<sup>16</sup>. Un grand nombre d'entre elles

15. S. SAUNERON et J. YOYOTTE, 1952, pp.157-207, ont reconnu pour la première fois *kwr* comme étant le titre méroïtique pour «roi». Le mot moderne *Alur ker* — «la qualité de chef» — se rattache probablement sur le plan étymologique au mot méroïtique, cf. B.G. HAYCOCK, 1954, p. 471, n. 34.

16. F. HINTZE, 1959, pp. 36-39.

devinrent célèbres et, à l'époque gréco-romaine, Méroé était connue pour avoir été gouvernée par une lignée de *Candaces* (*Kandake*) ou reines-mères régnautes.

Ce titre vient du mot méroïtique *ktke* ou *kdke*<sup>17</sup> qui signifie « reine-mère ». L'autre titre — *gere*, « chef » — n'a pas été utilisé jusqu'à l'apparition de l'écriture méroïtique; en fait, quatre reines seulement sont connues pour l'avoir utilisé: Amanishekhete, Nawidemak et Maleqereabar, et toutes par définition sont des Candaces<sup>18</sup>. Il est intéressant de noter ici que les sépultures royales de Nuri, dont la première est celle de Taharqa (vers -664) et la dernière celle de Nastasen (vers -310), ne fournissent aucun témoignage à propos d'une reine ayant reçu une sépulture de monarque régnant: il n'y aurait donc pas eu de reine régnante pendant cette période. La plus ancienne reine régnante attestée est Shanakdekhete, au début du II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, qui reçut une sépulture royale à Begrawiya Nord. Très probablement, le titre et la fonction ne signifiaient guère plus au début que reine-mère. Celle-ci est chargée de l'éducation des enfants royaux, car la stèle de Taharqa indique qu'il vécut avec sa mère la reine Abar jusqu'à l'âge de vingt et un ans ainsi que ses autres frères royaux, « ces jeunes gens d'essence divine », parmi lesquels était choisi l'héritier de la couronne. Par ce moyen, la reine disposait d'un pouvoir et d'une influence considérables comme en témoignent très tôt son rôle spécial dans la cérémonie du couronnement et l'adoption de l'épouse de son fils. Ces femmes ont dû, à un moment ou à un autre, prendre plus d'importance que leurs fils ou leur mari et, au moment favorable, s'emparer de la totalité du pouvoir. A partir de Shanakdekhete, nous avons une série de reines régnautes, mais, à partir d'Amarirenas (I<sup>er</sup> siècle avant notre ère), il semble se produire un fait nouveau. Il s'agit de l'association étroite de la première épouse du roi et de leur fils aîné(?) sur de nombreux monuments importants, ce qui suggère l'idée d'un certain degré de co-régence, puisque l'épouse, qui souvent devient la Candace régnante, survit à son mari. Cependant, ce système ne dura pas plus de trois générations et semble se terminer après Natakamani, Amanitere et Sherakarar vers la première moitié du I<sup>er</sup> siècle de notre ère. Il se peut donc que nous soyons ici en présence de l'évolution interne d'une institution locale et non d'un fait soudain emprunté à l'extérieur, par exemple aux Ptolémées d'Égypte (cf. Cléopâtre). Nous pouvons observer au contraire que ces institutions ont revêtu au cours des siècles une complexité croissante.

Ce système de royauté que l'on trouve à Koush présente certains avantages par rapport aux contraintes rigides de la stricte succession directe car il élimine le danger d'un successeur indésirable, qu'il s'agisse d'un mineur ou d'une personnalité impopulaire. L'injection d'un sang nouveau dans la famille royale était assurée par le système de l'adoption, tandis que les différents contrepoids et contrôles incorporés dans le système, la position prééminente de la reine-mère et l'importance accordée à la légitimité maintenaient la même famille royale au pouvoir. Il faut peut-être voir là l'une des

17. Le  $\eta$  est souvent éliidé dans les noms propres méroïtiques, cf. F.L. GRIFFITH, 1911, p. 55.

18. M.F.L. MACADAM, 1966.





1

1. Plaque de grès représentant le Prince Arikhankerer massacrant ses ennemis (peut-être du 11<sup>e</sup> siècle de notre ère). (Source: W.S. Shinnie, 1967, pl. 33. Photo Worcester Art Museum, Massachusetts.)

2. Roi Arnekhmani, du temple du Lion à Mussawarat es-Sufra. (Source: F. et U. Hintze. « Alte Kulturen im Sudan », 1966, pl. 91.)



2

causes de la continuité et de la stabilité dont ont bénéficié Napata et Méroé pendant tant de siècles.

### Administration centrale et provinciale

Notre connaissance de la structure et de l'administration centrale et provinciale est encore incomplète et fragmentaire. Nous manquons de documents biographiques relatifs à des personnes privées qui nous auraient renseignés sur le titre des postes, leur signification et les fonctions qui s'y attachaient.

Au centre de l'administration se trouvait le roi, autocrate absolu dont la parole avait force de loi. Il ne délégua son pouvoir à personne et ne le partageait avec personne. En fait, il n'y avait pas un seul administrateur concentrant entre ses mains certains pouvoirs comme un grand prêtre pour tous les temples ou un vizir. La résidence royale était le centre du système administratif. D'après de récentes recherches<sup>19</sup>, il semble que Méroé soit la seule ville que l'on puisse considérer comme le siège principal de la royauté et le centre de l'administration. Peye est assez imprécis quant à son lieu de résidence, alors qu'il est évident que Memphis fut la capitale de ses successeurs immédiats de la XXV<sup>e</sup> dynastie d'Égypte. Toutefois, Taharqa indique clairement qu'il vivait parmi ses « Frères Royaux » avec sa mère; selon d'autres inscriptions, il est clair que ces « Frères Royaux » constituaient un groupe résidant à Méroé. A cet égard, il est remarquable que l'on ne trouve qu'à Méroé, et en particulier au cimetière de Begrawiya Ouest, des sépultures de jeunes enfants ou d'enfants en bas âge, avec des objets funéraires montrant qu'ils avaient été des enfants vivant à la cour, alors que ces sépultures ne se retrouvent dans aucun autre des cimetières royaux d'El-Kourou et de Nuri. C'est donc bien à Méroé que résidait la famille royale et c'est cette ville qui a dû être le lieu de résidence permanent du roi.

L'administration centrale était dirigée par un certain nombre de hauts fonctionnaires dont les titres (égyptiens) nous ont été transmis par deux stèles d'Aspelta; parmi ces inscriptions, nous trouvons — mis à part les commandants militaires — les chefs du trésor, les gardes du sceau, le chef des archives, les chefs des greniers, le scribe principal de Koush et d'autres scribes<sup>20</sup>. Il est difficile de dire si ces titres correspondaient aux fonctions réelles de leurs titulaires ou s'ils ne reflètent que les modèles égyptiens. Quel que soit le cas, ils jouèrent un rôle important dans l'élection d'un nouveau roi ainsi que dans l'administration du royaume; il se peut que le déchiffrement de l'écriture méroïtique nous renseigne un jour sur ce point important.

Les chefs militaires apparaissent à plusieurs reprises sur ces inscriptions dans des moments critiques. Ils étaient chargés de proclamer l'avènement d'un nouveau roi et d'effectuer les cérémonies traditionnelles de couronnement. En fait, ils peuvent avoir joué un rôle significatif dans le choix du successeur, et très probablement la majorité d'entre eux appar-

19. A.M. ALI HAKEM, 1972 a, pp.30 sq., Khartoum.

20. H. SCHAFER, 1905-1908, pp.86, 103-104, *in* STEINDORFF, éd., 1903-1919.

tenaient à la famille royale et étaient peut-être même des princes de haut rang<sup>21</sup>. L'usage voulait que le roi n'allât pas sur le champ de bataille mais restât dans son palais tandis que la conduite de la guerre était confiée à l'un des généraux; tel fut le cas, par exemple, de la campagne de Peye en Egypte, de la guerre menée par Amaninete-Yerike contre les Reherahas dans le Butana et de la campagne de Nastasen. Cependant, nous ne savons pas ce qu'il advenait de ces généraux; même après une campagne victorieuse, ils disparaissaient et le roi seul récoltait tous les honneurs de leurs victoires.

En ce qui concerne l'administration des provinces, l'existence de palais royaux est mentionnée dans de nombreuses localités et chaque palais constituait une petite unité administrative dirigée peut-être par un garde du sceau qui tenait les magasins et les comptes de la Résidence<sup>22</sup>.

Cependant, pour la période plus récente, c'est-à-dire à partir de la fin du I<sup>er</sup> siècle avant notre ère peut-être, nous disposons d'un nombre suffisant de documents d'administrateurs provinciaux pour reconstituer au moins dans les grandes lignes l'organisation de la province septentrionale du royaume qui semble s'être développée très rapidement, peut-être face aux circonstances spéciales nées de l'instabilité qui a suivi la conquête de l'Egypte par les Romains et leur tentative infructueuse de pénétrer plus au sud en Nubie. Pour faire face à cette situation, les rois méroïtiques ont installé une organisation administrative particulière en Basse-Nubie; à la tête de l'administration se trouvait l'un des principaux personnages de la cour, le *Paqar* (*pqr*) qui était peut-être le prince héritier car ce titre fut pour la première fois porté par Akinidad, fils de Teritiqas et Amanirenas, adversaires des Romains en Nubie. Le même titre a également été porté par les trois fils de Natakamani et Amanitere (en -12 et en 12) qui se nommaient Arikankharor, Arikakhatani et Sherekarer (connus comme rois par les peintures rupestres de Djebel Qeili)<sup>23</sup>. Leurs noms accompagnés du titre *pqr* ont été trouvés à Napata, Méroé et Naga<sup>24</sup>; cependant, aucun n'était associé avec la Basse-Nubie et le terme semble être un titre général pour un prince et non pas un titre spécifique pour le vice-roi du Nord.

Cependant, le *Paqar* est plusieurs fois mentionné avec d'autres titres moins importants comme *tarahebet anhararab* de la petite ville de Taketer, ou *harapan*, chef de la région de Faras<sup>25</sup>, d'où nous pouvons conclure que le détenteur du titre était le chef provincial de la Basse-Nubie méroïtique. Sous l'autorité du *Paqar*, le principal fonctionnaire chargé de l'administration était en fait le *peshte*<sup>26</sup> qui apparaît à partir du I<sup>er</sup> siècle avant notre ère et devint plus important pendant le III<sup>e</sup> siècle de notre ère.

21. E.A.W. BUDGE, 1912, pp. 105 sq.

22. M.F.L. MACADAM, 1949, p. 58.

23. F. HINTZE, 1959, pp. 189-192.

24. A.J. ARKELL, 1964, p. 163.

25. F.L. GRIFFITH, 1911, p. 62.

26. F.L. GRIFFITH, 1911, *op. cit.*, p. 120 et Index. Il correspond à l'Égyptien p: s: *nsaw*, *psentaw*, cf. M.F.L. MACADAM, 1950, pp. 45-46.

La région relevant de la juridiction du *peshte* était *Akin*, soit l'ensemble de la Nubie méroïtique jusqu'à Napata au sud. Nous ne savons pas clairement comment on devenait *peshte*: héréditairement, par décret royal, ou nommé par le *Paqar*. Cependant, leur grand nombre porte à penser qu'ils n'occupaient leurs fonctions que pendant une période assez courte. Au titre de *peshte* étaient associés d'autres titres, parfois religieux de très haut rang, non seulement sur le plan local mais même à Napata ou Méroé. Deux autres postes importants dépendaient du *Peshte*: le *Pelmès-ate* (général de l'eau) et le *Pelmès-adab* (général de la terre). La fonction exacte correspondant à ces deux titres semble avoir été de veiller sur les maigres mais vitales ressources de la Nubie, c'est-à-dire les communications par terre et par eau, pour assurer le commerce avec l'Égypte, contrôler les frontières et contenir les dangereux mouvements des tribus nomades à l'est et à l'ouest du Nil. Ces fonctionnaires étaient assistés d'un personnel de scribes, de prêtres et d'administrateurs locaux. Nous ignorons si un système similaire d'administration provinciale existait dans les autres provinces. Il est certain cependant que le genre d'environnement et de peuplement du Butana appelait un type d'administration différent de celui de la Basse-Nubie le long de la vallée du Nil. Malheureusement, nous ne possédons pas de documents, si ce n'est la présence de temples imposants qui ont dû constituer une base solide pour des unités administratives en plus de leurs fonctions religieuses.

A son apogée, le royaume méroïtique était si vaste et les communications probablement si mauvaises qu'une importante dévolution de pouvoir aux gouverneurs provinciaux a dû être indispensable pour assurer le fonctionnement de l'administration. Les chefs des différents groupes ethniques extérieurs au cœur du royaume entretenaient avec le gouvernement central des relations beaucoup moins étroites; au cours des périodes plus récentes, l'Etat englobait un certain nombre de principautés. Pline écrit que, dans l'«île de Méroé», régnaient quarante-cinq autres rois éthiopiens<sup>27</sup> (mis à part les Candaces) et d'autres auteurs classiques parlent de «tyrannoi», qui étaient les vassaux des rois méroïtiques<sup>28</sup>.

Au sud de Méroé s'étaient installés les Simbriti (réfugiés d'origine so-disant égyptienne) qui avaient pour souverain une reine placée sous la souveraineté méroïtique; mais, sur la rive gauche du Nil (à Kordofan), vivaient de nombreux groupes de Nubai qui avaient pour chefs différents principicules indépendants de Méroé<sup>29</sup>. Il semble que la même situation se soit présentée dans le désert oriental où habitaient de nombreux groupes nomades différents des Méroïtes par la culture et la langue.

Comme l'indiquent de nombreuses inscriptions, les rois méroïtiques prenaient souvent la direction d'expéditions militaires contre ces groupes ethniques indépendants ou semi-indépendants, soit pour les obliger à accepter leur souveraineté ou afin de se livrer à des représailles pour des incursions qu'ils avaient commises, soit pour se procurer du butin sous forme de bétail

27. PLINE

28. Cf. BION et NICOLAS de DAMAS, vol. III, p. 463, vol. IV, p. 351; SÉNÈQUE, VI, 8, 3.

29. STRABON, XVII, 1, 2, qui cite Eratosthène.

ou d'esclaves. Les peuples les plus fréquemment nommés étaient les Reheres et les Majai, qui vivaient probablement entre le Nil et la mer Rouge et qui ont pu être les ancêtres des *Beja*.

Ces différentes indications montrent que Koush n'a pas été un Etat centralisé et que, au cours de la période ultérieure, ce royaume comprenait un certain nombre de principautés qui étaient placées sous la dépendance des rois méroïtiques<sup>30</sup>.

## Vie économique et sociale

### Ecologie

Le royaume de Koush reposait sur une économie très diversifiée. Cette diversité économique répondait à la diversité géographique d'un territoire qui s'étendait de la Basse-Nubie au sud de Sennar et à la région du Djebel Moya dans la plaine méridionale de Jezira, et comprenait de vastes régions situées entre la vallée du Nil et la mer Rouge; de même, de larges zones à l'ouest du Nil étaient probablement sous domination méroïtique, mais leur étendue est encore inconnue. Ce vaste territoire va des zones arides à celles qui reçoivent des quantités de pluies appréciables en été. En Nubie, l'activité économique était *réglée* par le type d'agriculture de la vallée du Nil où le Fleuve est la seule source d'eau. Si, dans certaines régions, la terre arable est entièrement absente ou limitée à une bande étroite, elle s'étend en larges bassins dans certains endroits de Haute-Nubie. Ce type d'agriculture riveraine se prolonge plus au sud le long des rives du Nil et de ses affluents. Cette situation géographique de la Basse-Nubie a eu une influence directe sur la vie politique et socio-économique. Des travaux archéologiques récents ont révélé des niveaux plus bas pour le Nil et, étant donné que la Nubie se situait en dehors de la zone des pluies, l'écologie ne se prêtait pas à une agriculture qui pût nourrir une population de quelque importance. En fait, au cours de la première partie de la période de Napata, la Basse-Nubie se serait dépeuplée pendant une longue période pour se repeupler à partir du III<sup>e</sup> ou du II<sup>e</sup> siècle avant notre ère grâce à l'introduction de la *sagia*<sup>31</sup>.

En Haute-Nubie, la présence de plaines d'inondation, par exemple le bassin de Kerma, le bassin de Letti, Koush, etc. — qui peuvent être cultivés grâce au débordement du Nil ou, en son absence, grâce à des dispositifs d'élévation d'eau qui peuvent être utilisés plus efficacement —, a permis l'existence de grands centres urbains d'une importance historique considérable comme à Barkal, Kawa, Tabo, Soleb, Amara, etc. Dans cette région, l'économie agraire a joué un plus grand rôle, les vergers de dattiers et de vignes en particulier étant mentionnés à plusieurs reprises dans les inscriptions de Taharqa, d'Harsiotef et de Nastasen.

30. Même dans la période de Napata, l'Empire de Koush avait un caractère fédératif, cf. chapitre 10, p. 2.

31. B.G. TRIGGER, 1965. p. 123.

Toutefois, à partir du milieu du V<sup>e</sup> siècle avant notre ère, cette région connaît une série de périodes de dessèchement et d'extension des zones de sable liés aux changements écologiques qui réduisaient des pâturages dans l'arrière-pays. Ces conditions peuvent avoir incité les nomades du désert oriental à pénétrer dans la vallée du Nil, où ils entrèrent en conflit avec la population. Telle a peut-être été la raison des guerres qui se sont étendues jusqu'aux parties nord de Méroé sous le règne d'Amaninete-Yerike (-431/-404) et des souverains suivants. Ces facteurs firent reperdre à la Haute-Nubie une grande partie de son importance au cours des derniers siècles de la monarchie méroïtique.

A partir du confluent du Nil et de l'Atbara, avec le Nil principal s'étendant vers le sud, ce fleuve n'est plus la voie obligatoire coupant à travers le désert. Chacun des affluents du Nil, Atoara, Nil Bleu, Nil Blanc, Dinder, Rahad, etc., est également important et offre les mêmes avantages agricoles et économiques, ce qui permet d'accroître l'étendue des terres cultivées. En outre, le territoire situé entre ces affluents reçoit une quantité appréciable de pluie en été, si bien que de vastes étendues peuvent servir de pâturages et être également cultivées. En fait, le Butana (c'est-à-dire l'île de Méroé entre l'Atbara, le Nil Bleu et le Nil Blanc) constituait le cœur du royaume méroïtique, et le type principal d'activité économique était une activité pastorale, nomade et semi-nomade.

### Agriculture et élevage

A l'époque de l'ascension du royaume de Napata, l'élevage était déjà une tradition millénaire et formait avec l'agriculture la principale source de subsistance de la population. Mis à part le bétail à cornes longues et courtes, la population élevait des brebis, des chèvres et dans une moindre mesure des chevaux et des ânes comme bêtes de somme<sup>32</sup>. Le chameau n'a été introduit que relativement plus tard à la fin du I<sup>er</sup> siècle avant notre ère<sup>33</sup>.

Dans la vie économique du pays, l'élevage jouait un rôle si important que le transfert de la résidence de Napata à Méroé a pu s'expliquer également par le désir de se rapprocher des régions où se trouvaient les principales zones de pâturage puisque la zone des pluies commence au sud de la nouvelle capitale. Le pâturage intensif dans les parties nord a également provoqué peu à peu l'érosion du sol sur les deux rives du Nil. Il semble que le transfert du centre de l'Etat au cours du IV<sup>e</sup> siècle ait donné une nouvelle impulsion au développement de l'élevage, mais, après quelque temps, le même phénomène s'est répété, les troupeaux détruisant, en plus de l'herbe, les arbustes et les arbres, provoquant ainsi le début du processus de dessèchement. A partir du I<sup>er</sup> siècle de notre ère, les terres de pâturage au sud de Méroé ne purent nourrir l'ancienne population très dense de pasteurs qui émigrèrent alors vers l'ouest ou le sud. A long terme, cette évolution fut probablement l'une

32. Il existe un cimetière de chevaux à El-Kourou, D. DUNHAM, I, pp. 110-117.

33. Une figure de chameau en bronze a été découverte sur le tombeau du Roi Arikankharer (-25/-15), cf. D. DUNHAM, IV, 1957, table XLIX.

des principales raisons de la faiblesse et finalement de la chute de l'empire méroïtique.

De nombreux indices attestent la primauté de l'élevage dans l'empire de Koush : l'iconographie, les rites funéraires, les métaphores (une armée sans chef est comparée à un troupeau sans berger)<sup>34</sup> etc.

Les offrandes aux temples étaient constituées principalement d'animaux d'élevage et il semble que la richesse des rois, de l'aristocratie et du clergé se soit mesurée en troupeaux. Les relations des auteurs classiques (Strabon et Diodore de Sicile) ne laissent aucun doute sur le caractère pastoral de la société méroïtique qui s'apparente à de nombreux égards aux sociétés d'élevage africaines des époques ultérieures.

Pendant toute l'époque de l'histoire de Napata et Méroé, le développement de l'agriculture dans les parties nord du pays a été influencé à la fois par le climat et par la rareté des terres fertiles dans l'étroite vallée du Nil. Le manque de terre a été l'une des causes qui ont amené les habitants — contrairement à leurs voisins du nord les Egyptiens — à ne pas sentir la nécessité de mettre en place un système d'irrigation, avec toutes les conséquences que cela peut avoir sur les plans social et politique. Ceci ne veut pas dire que l'irrigation ait été inconnue dans cette partie de la Nubie ; les vestiges d'anciens ouvrages d'irrigation ont été découverts sur le plateau de Kerma et datent du XV<sup>e</sup> siècle avant notre ère. La principale machine d'irrigation de l'époque était le *shadouf*, qui devait être remplacé par la suite par la *saqia*. Cette dernière, appelée en nubien *kole*<sup>35</sup>, ne fit son apparition en Basse-Nubie qu'à l'époque méroïtique mais il est difficile d'en préciser la date. Les sites de Dakka et de Gammal, datés du III<sup>e</sup> siècle avant notre ère, semblent être les plus anciens à contenir des vestiges de *saqia*<sup>36</sup>. L'introduction de cette machine d'irrigation a eu une influence déterminante sur l'agriculture, en particulier à Dongola, car cette roue permet d'élever de l'eau sur 3 à 8 mètres avec beaucoup moins d'efforts et de temps que le *shadouf*, qui nécessite un travail humain, tandis que la *saqia* est actionnée par le buffle ou un autre animal. Même les parties méridionales du pays, du moins à la fin du VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère, étaient surtout peuplées de pasteurs, si nous devons en croire Hérodote qui décrit l'île de Méroé comme habitée surtout par des éleveurs et comme ayant une agriculture assez peu développée<sup>37</sup>. Les travaux archéologiques semblent confirmer l'opinion d'Hérodote étant donné qu'au niveau B du Djebel Moya daté de la période de Napata et d'une période plus tardive (du VI<sup>e</sup> au V<sup>e</sup> siècle) on ne trouve aucune trace de travaux agricoles<sup>38</sup>.

Avec le déplacement progressif du centre de l'Empire vers le sud et l'augmentation de la surface des terres irriguées, la situation s'est modifiée. Au cours de la période de prospérité du royaume méroïtique, l'« île de Méroé »

34. M.F.L. MACADAM, 1949, Inscr. IX.

35. Un grand nombre de noms de localités entre Shellal et es-Sebua sont formés de ce mot, tels que Kolebul, Koleyseg, Arisman-Kole, Sulwi-Kole, etc. Cf. U. MONNERET DE VILLARD, 1941, pp. 46 sq.

36. O. BATES et D. DUNHAM, 1927, p. 105 ; R. HERZOG, 1957, p. 136.

37. HERODOTE, III, 22-23.

38. F. ADDISON, 1949, p. 104.

a été cultivée de façon intensive; un réseau de canaux et de *hafirs* (bassins d'irrigation) en est le témoignage. L'un des emblèmes des rois méroïtiques de l'époque était un sceptre en forme de charrue (ou mieux de houe) semblable à celle qui était largement utilisée en Egypte.

Les principales céréales étaient l'orge, le blé, et surtout le sorgho ou dourra d'origine locale; parmi les autres cultures nous trouvons les lentilles (*lens esculenta*), le concombre, le melon et la courge.

Au nombre des cultures techniques, la première place revient au coton: cette plante était inconnue dans l'ancienne Egypte, mais de nombreux indices montrent que sa culture dans la vallée du Nil a déjà commencé dans l'empire de Koush, au cours des siècles précédant le début de notre ère. Les indices datant des époques antérieures sont rares, mais, vers le IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère, la culture du coton et la technique de sa filature et de son tissage à Méroé avaient atteint un niveau très élevé. Certains prétendent même que l'exportation de textiles a été l'une des richesses de Méroé<sup>39</sup>. Le roi axoumite Ezana s'enorgueillissait dans ses inscriptions d'avoir détruit de vastes plantations de coton à Méroé<sup>40</sup>.

Nos sources ne disent rien du régime foncier et d'exploitation des terres; mais, étant donné que la communauté villageoise a continué d'exister jusqu'à une période avancée du XIX<sup>e</sup> siècle, nous pouvons supposer qu'elle existait également au cours des périodes de Napata et de Méroé. Le roi était considéré comme seul propriétaire de toutes les terres: une caractéristique — commune à beaucoup de sociétés de l'Antiquité — qui a permis d'avoir différentes formes de régime foncier, de sorte qu'il est absolument impossible d'en tirer une conclusion en ce qui concerne les relations effectives dans le domaine de la production.

La culture des fruits et celle des raisins ont été l'un des secteurs importants de l'agriculture. Un grand nombre de ces vergers et ces vignobles appartenaient aux temples et étaient cultivés par des esclaves.

D'une manière générale, il existait aux périodes de Napata et de Méroé les mêmes branches de l'agriculture que celles que l'on retrouve dans l'ancienne Egypte mais dans un rapport différent. L'élevage l'emportait sur l'agriculture, et l'horticulture ainsi que les cultures fruitières étaient moins développées. Mais le coton a commencé d'être cultivé dans cette région beaucoup plus tôt qu'en Egypte. Pour autant qu'on le sache, les produits agricoles n'étaient pas exportés car ils suffisaient à peine à la consommation locale.

### Ressources minérales

Au cours de l'Antiquité, l'empire de Koush a été considéré comme l'un des pays les plus riches du monde connu. Cette renommée était due davantage aux richesses minérales des terres frontières à l'est du Nil qu'à celles de l'intérieur du royaume lui-même.

39. J.W. CROWFOOT, 1911, p. 37.

40. E. LITTMANN, 1950, p. 116.





*Bols et coupes de bronze provenant de Méroé. (Source: W.S. Shinnie, 1967, pl. 64–68. Photos a, c, d Shinnie, Professor of Archaeology, Khartoum; b: British Museum; e: Ashmolean Museum.)*

Koush a été l'une des grandes régions productrices d'or dans le monde antique. L'or était extrait entre le Nil et la mer Rouge, surtout dans la partie au nord du dix-huitième parallèle où l'on a trouvé de nombreuses traces d'anciennes mines. La production d'or a dû être une occupation importante sous l'Empire méroïtique et les temples semblent en avoir possédé de grandes quantités; ainsi Taharqa a doté l'un de ses nombreux temples de 110 kg d'or en neuf ans<sup>41</sup>. De récentes fouilles effectuées à Méroé et à Mussawarat es-Sufra ont montré des temples avec leurs murs et statues couverts de feuilles d'or. Les richesses et les exportations d'or n'ont pas été seulement l'une des principales sources de la richesse et de la grandeur du royaume mais ont influé dans une large mesure sur ses relations avec l'Égypte et Rome. On a calculé que, au cours de l'Antiquité, Koush a produit environ 1 600 000 kg d'or pur<sup>42</sup>. Cet or a dû être en possession des peuples nomades comme en témoignent diverses relations; le roi Nastasen a exigé des diverses tribus qu'il avait vaincues près de Méroé la livraison de 300 kg d'or<sup>43</sup>. Bien que de nombreux objets en argent et en bronze aient été découverts dans les sépultures et que les offrandes aux temples aient contenu très souvent des objets d'artisanat en argent, parfois d'une haute qualité artistique, il semble que ni l'argent ni le cuivre n'aient été produits localement, mais qu'ils aient été importés de l'étranger.

En revanche, le désert oriental abondait en pierres précieuses et semi-précieuses telles que l'améthyste, l'escarboucle, la jacinthe, la chrysolithe, le béryl et quelques autres. Même si toutes ces mines n'étaient pas placées sous la domination du royaume méroïtique, tous les produits qu'on en tirait passaient finalement par le circuit commercial méroïtique, ajoutant ainsi à la renommée de Méroé en tant que l'un des pays les plus riches du monde antique.

### Le travail du fer

Les importants crassiers trouvés près de l'ancienne ville de Méroé et dans d'autres régions du Butana ont fourni matière à de nombreuses spéculations sur l'importance du fer dans la civilisation méroïtique. En outre, on a soutenu que la connaissance de la technique de la fonderie et du travail du fer dans de nombreuses parties de l'Afrique saharienne était partie précisément de Méroé. Déjà en 1911, A.H. Sayce déclara que Méroé avait dû être le « Birmingham de l'ancienne Afrique »<sup>44</sup>; cette opinion a été reprise jusqu'à une date toute récente par beaucoup d'autres spécialistes et est devenue une théorie généralement acceptée dans la majorité des ouvrages sur l'histoire africaine et soudanaise<sup>45</sup>.

Ces dernières années, cette opinion généralement admise a été contestée par quelques spécialistes qui ont élevé un grand nombre de sérieuses

41. J. VERCOUTTER, 1959, p. 137.

42. H. QUIRING, 1946, p. 56.

43. H. SCHÄFER, 1901, pp. 20-21.

44. A.H. SAYCE, 1911, p. 55.

45. G.A. WAINWRIGHT, 1945, pp. 5-36; A.J. ARKELL, dans beaucoup de ses écrits et 1966, pp. 451 sq.; P.L. SCHINNIE, 1967, pp. 160 sq.; I.S. KATZNELSON, 1970, pp. 289 sq. *et al.*

objections à son égard<sup>46</sup>. Ces auteurs ont fait observer que les objets en fer découverts dans les nombreuses tombes l'ont été en très petites quantités. Wainwright s'est rendu compte que le fer ne se retrouvait qu'à l'état de traces vers -400 et que, même après, et jusqu'à la chute de l'Empire méroïtique (environ 320), les objets en fer sont loin d'être très répandus. De son côté, Tylecote a affirmé catégoriquement que l'on trouvait des traces de la fonte du fer avant -200 tandis qu'Amborn, grâce à une analyse minutieuse de tous les objets métalliques découverts dans la nécropole, a montré la prédominance des objets en bronze sur les objets en fer, même au cours de la période ultérieure. Il en a conclu qu'il est plus probable que toutes les découvertes de fer consistent en métal importé qui aurait été travaillé en Nubie par les forgerons locaux dont l'existence n'est cependant connue qu'à partir de la culture du Groupe X post-méroïtique. Toutefois, on ne peut en aucune manière déduire de la présence d'objets en fer travaillé qu'il existait une véritable métallurgie du fer.

En ce qui concerne les crassiers trouvés à Méroé, Amborn estime qu'il s'agit de vestiges d'autres industries que de celle du fer parce que, si ces amoncellements de déchets étaient réellement des déchets de fonderie, la région se trouvant autour de Méroé aurait été littéralement parsemée de fours, alors qu'aucun archéologue n'a jusqu'à présent découvert ne fût-ce que la trace d'un four de cette nature<sup>47</sup>.

La controverse est loin d'être close. Des recherches archéologiques plus poussées sont nécessaires pour parvenir à une preuve catégorique de l'existence de la métallurgie du fer à Méroé; la rareté des objets en fer se trouvant dans les sites funéraires ne permet pas de conclure à une production de fer importante et infirme ainsi la théorie qui veut faire de Méroé le « Birmingham de l'Afrique ». En revanche, cela ne signifie pas que la fonte du fer ait été totalement inconnue dans cette région et qu'elle n'ait pas pu s'étendre à quelques parties avoisinantes de l'Afrique. Le problème du fer à Méroé fait partie des problèmes les plus importants de l'histoire africaine et mérite d'être étudié en profondeur au moyen de toutes les techniques modernes dont disposent l'archéologue et l'historien. Ce n'est qu'après cette étude que nous serons en mesure d'apprécier entièrement le rôle de Méroé dans l'Age du fer africain.

### Villes, artisanat et commerce

Le caractère permanent de la vie le long de la vallée du Nil réglée par l'infaillible inondation annuelle rendit possible la vie sédentaire et le développement de grandes ou petites villes. Ce genre d'établissement encourageait le développement de l'artisanat; lorsque ces centres urbains de la vallée du Nil étaient situés en des points stratégiques, ils constituaient

46. Cf. B.G. TRIGGER, 1969, pp.23-50; R.F. TYLECOTE, 1970, pp.67-72, H. AMBORN, 1970, pp.71-95.

47. H. AMBORN, *op. cit.*, pp.83-87 et 92. P.L. SHINNIE et F.Y. KENSE viennent de faire à la Third International Meroitic Conference, Toronto, 1977, une communication où ils contestent l'affirmation d'H. AMBORN: des fours, pour le fer, ont bien été découverts à Méroé Begrawiya au cours de fouilles récentes.

des débouchés économiques pour l'arrière-pays et des centres commerciaux. Beaucoup de ces établissements urbains jouèrent un rôle en tant que centres administratifs et religieux<sup>48</sup>.

On peut penser qu'en Basse-Nubie le développement urbain a été le résultat d'une évolution politique et a accru l'intérêt des Méroïtes pour leurs frontières nord avec l'Égypte. Les armées méroïtiques ont été envoyées à maintes reprises en Basse-Nubie et, finalement, les soldats se sont fixés dans cette région pour y créer une économie indépendante. Ils ont également bénéficié des relations commerciales avec l'Égypte et, de ce fait, de grands centres urbains et des communautés locales prospères se sont multipliés en Basse-Nubie en des points stratégiques tels que Qasr Ibrim ou Djebel Adda. La vie politique et religieuse se concentrait autour d'un magnat local ou d'une famille détenant à titre héréditaire des postes administratifs et/ou militaires. Cette aristocratie vivait dans des « châteaux » comme celui de Karanog ou dans des palais comme le « Palais du Gouverneur » de Mussawarat es-Sufra.

Pline (s'appuyant sur Bion et Juba) nous a déjà transmis le nom de beaucoup de villes méroïtiques sur les deux rives du Nil situées entre la 1<sup>re</sup> Cataracte et la ville de Méroé<sup>49</sup>.

Le monument méroïtique le plus septentrional est la chapelle d'Arqamani à Dakka (ancienne Pselchis) mais la vraie ville frontière semble s'être trouvée au sud de Ouadi es-Sebua où l'on a retrouvé les vestiges d'un grand peuplement avec un cimetière. D'autres habitats urbains importants de cette région furent Karanog (près de la ville actuelle d'Aniba) et, en face d'elle, le grand fort de Qasr Ibrim, mais les bâtiments qui ont subsisté jusqu'à maintenant datent presque tous de l'époque méroïtique.

La ville de Faras (Pakhoras) a été le principal centre administratif de la province appelée *Akin*, qui correspond à la Basse-Nubie. Les fouilles ont mis au jour certains bâtiments officiels parmi lesquels le bâtiment dit « Palais de l'Ouest » (qui remonte au 1<sup>er</sup> siècle de notre ère), construction faite de briques séchées, ainsi qu'une fortification se trouvant juste sur la rive du fleuve.

Au sud de Faras, les peuplements méroïtiques sont rares, la région étant inhospitalière et la vallée trop étroite pour une importante population productive. C'est seulement au voisinage de Dongola que nous trouvons des terres plus larges et des signes plus nombreux d'ancienne occupation. Face à la ville moderne de Dongola, se trouve Kawa, où une ville importante dotée de nombreux temples atteste une longue histoire et où les fouilles ont révélé de nombreux monuments et inscriptions importantes d'origine méroïtique.

En amont de Kawa, on ne trouve aucun site important avant Napata. La place que cette ville occupe dans les cérémonies royales et les coutumes religieuses a été soulignée dans les pages précédentes; l'importance de cette ville a été rehaussée par son emplacement à l'extrémité nord de la route caravanière qui permettait d'éviter trois cataractes difficiles à franchir.

48. A.M. ALI HAKEM, 1972 b, pp.639-646.

49. *Hist. Nat.*, VI, 178, 179.

Toutes les marchandises en provenance des régions méridionales et centrales du royaume ainsi que de l'intérieur de l'Afrique passaient par Napata. Bien que le site de la ville de Napata reste encore en partie à découvrir, les cimetières royaux d'El-Kourou, Nuri et Djebel Barkal ainsi que les temples de Djebel Barkal et de Sanam ont tous été explorés, ce qui permet d'évaluer l'importance de Napata en tant que centre royal et religieux au cours de la période antérieure de l'histoire de Koush. Jusqu'à l'époque de Nastasen, les cimetières se trouvant autour de Napata étaient utilisés pour les sépultures royales et, même après, lorsque les rois furent normalement enterrés à Méroé, certains préférèrent être transférés au Djebel Barkal.

Le centre urbain le plus important de la vallée du Nil après celui-ci se trouve à Dangeil (à environ 8 km au nord de Berber) où les vestiges de bâtiments et de murs de briques furent découverts; le site lui-même semble s'être trouvé sur une route importante qui conduisait de Méroé vers le nord.

Dans l'« île de Méroé », qui correspond à peu près à la plaine actuelle de Butana (entre l'Atbara et le Nil Bleu), on a trouvé de nombreuses traces de peuplement méroïtique<sup>50</sup>. Bien que la ville de Méroé soit mentionnée pour la première fois au cours du dernier quart du V<sup>e</sup> siècle avant notre ère (inscription de Amannateieriko du temple de Kawa) par le mot *B:rw:t*, les strates inférieures montrent qu'un important peuplement existait déjà sur ce site au VIII<sup>e</sup> siècle; Hérodote (II, 29) l'appelle une « grande cité » et les fouilles ont confirmé que cette ville occupait une grande superficie avec une partie centrale entourée de faubourgs, peut-être également d'une enceinte. Outre qu'elle fut pendant de nombreux siècles capitale et résidence royale, Méroé fonctionna comme l'un des grands centres économiques et commerciaux du pays, se trouvant au carrefour des routes caravanières et servant également de port fluvial. La majeure partie de la zone couverte par la ville, qui se compose de beaucoup de monticules recouverts de fragments de brique rouge, attend toujours ses archéologues<sup>51</sup>. Mais la partie fouillée et examinée jusqu'ici est suffisante pour que l'on en conclue que Méroé, lorsqu'elle était à son apogée, a été une cité énorme dotée de tous les éléments liés à la vie urbaine. En tant que telle, Méroé appartient aux monuments les plus importants des débuts de la civilisation du continent africain. Les principaux éléments des secteurs de la ville mis au jour contiennent la « cité royale » avec ses palais, des thermes royaux et d'autres bâtiments ainsi que le temple d'Amon. Au voisinage, on a découvert le temple d'Isis, le temple aux Lions, le temple du Soleil, un grand nombre de pyramides, des cimetières destinés à d'autres personnages que le roi.

Non loin de Méroé se trouve le site de Ouad ben Naga, qui se compose de ruines d'au moins deux temples; des fouilles récentes ont mis au jour un grand bâtiment, peut-être un palais et une structure en forme de ruche qui a peut-être été un énorme silo. Cela, ainsi que beaucoup de monticules dans

50. A.M. ALI HAKEM, *op. cit.*

51. Il faut mentionner ici les travaux récents 1972-1975 des Universités de Calgary et Khartoum au cours desquels de nombreux temples nouveaux ont été découverts.



*Pièces de poterie méroïtique. a et b: Pots peints représentant des figures caricaturales, c: Pot peint représentant un lion dévorant un homme, d: Pot peint décoré de têtes du dieu-lion Apedemak. e: Pot d'argile rouge décoré d'un bandeau de grenouilles assises dos à dos et séparées par des plantes. (Source : W.S. Shinnie, 1967, pl. 44-48. Photos Ashmolean Museum, Oxford.)*

le voisinage, indique l'importance de cette ville qui était la résidence des Candaces et un port du Nil<sup>52</sup>.

Quant aux autres sites, on ne peut en signaler que quelques-uns. Basa, se trouvant dans le Ouadi Hawad, a un temple et un énorme *hafir* entouré de statues de lions en pierre. Mais le trait le plus intéressant de ce site est que cette ville ne s'est pas développée de façon anarchique mais selon un plan très strict adapté au terrain qui était recouvert à cette époque d'arbres et de broussailles<sup>53</sup>.

A beaucoup d'égards, Mussawarat es-Sufra dans le Ouadi el-Banat, à quelque distance du Nil, revêt une importance exceptionnelle. Sa principale caractéristique, la Grande Enceinte, consiste en de nombreux bâtiments et murs d'enceinte entourant un temple construit au premier siècle avant notre ère ou un peu plus tôt. Le nombre d'éléphants représentés sur ces murs donne à penser que cet animal a joué un rôle de premier plan. Il y a un certain nombre de temples dont le plus important est le temple aux Lions dédié au dieu Apedemak. Les fouilles récentes effectuées par F. Hintze<sup>54</sup> apportent de nouveaux éléments sur un grand nombre d'aspects de l'histoire, de l'art et de la religion méroïtiques mais un grand nombre de leurs caractéristiques restent cependant encore mystérieuses.

Mis à part leurs fonctions administratives et religieuses, les villes méroïtiques ont également été d'importants centres d'artisanat et de commerce. Aucune étude particulière n'a été consacrée jusqu'ici à ces aspects de l'histoire économique méroïtique mais les indices dont on dispose actuellement attestent d'un haut niveau technologique et artistique des produits de l'artisanat. La présence de différents corps de métier a été nécessaire pour l'érection et la décoration de nombreux monuments (palais, temples, pyramides, etc.); bien qu'on ne puisse douter de l'importance de l'influence égyptienne au cours de la période antérieure, un grand nombre d'éléments autochtones ont fait leur apparition à partir du III<sup>e</sup> siècle avant notre ère et montrent que les artisans et artistes méroïtiques se sont libérés des modèles étrangers et ont commencé à produire une tradition artistique tout à fait originale et indépendante.

La poterie appartient aux produits les mieux connus de la civilisation méroïtique; elle doit sa célébrité à une haute qualité aussi bien de sa matière que de sa décoration. Nous pouvons y discerner deux traditions; la poterie faite à la main par les femmes, qui montre une remarquable continuité de forme et de style et une tradition africaine profondément enracinée<sup>55</sup>, tandis que la poterie faite au tour par l'homme est plus variée et répond davantage aux changements de style. Cette distinction permet également de conclure que, dès les premiers temps, la poterie faite au tour s'est développée comme un art distinct produisant pour le marché et pouvant donc répondre aux changements de la mode et de la demande des classes moyennes et supérieures

52. Cf. J. VERCOUTTER, 1962.

53. J.W. CROWFOOT, 1911, pp. 11-20.

54. Cf. F. HINTZE, 1962 et 1971 (a).

55. P.L. SHINNIE, 1967, p. 116: l'auteur souligne que cette poterie est exécutée aujourd'hui dans le même style non seulement au Soudan mais dans de nombreuses autres parties de l'Afrique.

de la société méroïtique tandis que le menu peuple continuait d'utiliser la poterie traditionnelle faite à la maison par les femmes.

Un autre artisanat qui avait atteint un haut degré de développement était la joaillerie. C'est surtout dans les tombes royales qu'on en a découvert les produits en quantité considérable. Comme pour les autres objets de l'artisanat, les premiers bijoux étaient étroitement copiés sur le style égyptien et ce n'est que plus tard que l'on trouve des bijoux spécifiquement méroïtiques dans leur style et leur ornement. Ces objets étaient principalement faits en or, en argent et en pierres semi-précieuses; ils comprenaient des plaques, colliers, bracelets, boucles d'oreilles et bagues. Leurs modèles étaient aussi très variés, certains d'inspiration égyptienne, tandis que d'autres montraient clairement qu'ils étaient d'origine locale et le produit de l'artisanat et des artistes méroïtiques. La sculpture de l'ivoire était aussi un art étroitement lié à celui de la joaillerie; en raison de l'abondance et de l'accessibilité de cette matière à Méroé, il n'est pas surprenant que les sculpteurs aient mis au point leurs propres techniques et leurs propres traditions, qui utilisent principalement les motifs animaux (girafes, rhinocéros, autruches).

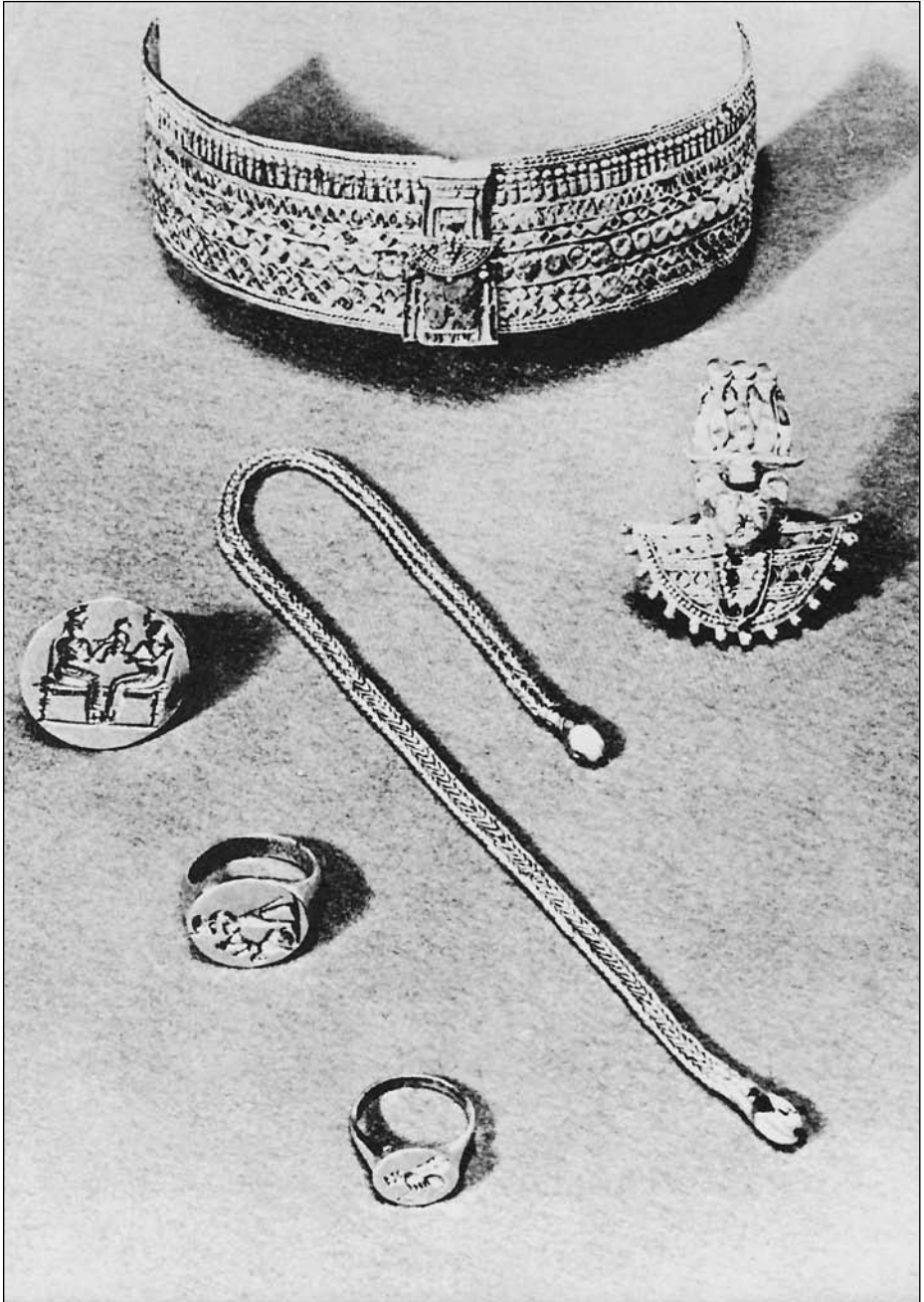
Les ébénistes fabriquaient différentes sortes de meubles, en particulier des lits mais également des fûts de bois, des coffres et même des instruments de musique; les tisserands fabriquaient des tissus de coton et de lin, les tanneurs traitaient les peaux et le cuir. Des vestiges de leur travail ont été découverts dans plusieurs tombes royales et non royales.

Toutes ces indications montrent qu'il existait à Méroé une classe relativement nombreuse d'artisans à laquelle appartenaient également les artistes, architectes et sculpteurs. Comment cet artisanat était organisé, on ne le sait pas encore, étant donné que les noms de métiers se trouvant dans les inscriptions méroïtiques n'ont pas encore été déchiffrés. Il est probable que des ateliers réservés au service du temple existaient comme en Egypte<sup>56</sup> et peut-être aussi à la cour royale.

L'empire de Koush constitua au cours de son histoire un entrepôt idéal pour les routes caravanières entre la mer Rouge, le Haut Nil et la savane nilotchadienne. Il n'est donc pas étonnant que le commerce extérieur ait joué un rôle important dans l'économie et dans la politique méroïtiques. Nous disposons d'indications suffisantes sur le commerce avec l'Egypte pour pouvoir évaluer l'importance de ce commerce et en connaître les produits et les itinéraires; en revanche, on ne peut que formuler des hypothèses pour le commerce avec les autres parties de l'Afrique et un grand nombre de questions restent encore sans réponse. Depuis les temps anciens, les principaux produits d'exportation en provenance de Nubie ont été l'or, l'encens, l'ivoire, l'ébène, les huiles, les pierres semi-précieuses, les plumes d'autruche, les peaux de léopard, etc. Bien qu'une partie de ces marchandises ait eu pour origine le territoire méroïtique, on peut constater que beaucoup d'autres provenaient de pays situés au sud.

56. On trouve ces ateliers au temple T à Kawa qui date du VII<sup>e</sup> ou VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère, cf. M.F.L. MACADAM, 1955, pp. 211-232.





*Bijoux en or de la Reine Amanishabete (41-12 avant notre ère).  
(Source: F. et U. Hintze, 1966, pl. 132. Photo Staatliche Museum, Berlin.)*

Le commerce extérieur était dirigé principalement vers l'Égypte et le monde méditerranéen et peut-être plus tard vers l'Arabie du Sud. La grande route commerciale longeait le Nil, bien que, dans certaines parties, elle traversât la savane (par exemple entre Méroé et Napata et Napata et la Basse-Nubie). L'« île de Méroé » a dû être parcourue dans tous les sens par un grand nombre de caravanes; elle a été également le point de départ pour les caravanes en direction de la mer Rouge, de l'Éthiopie du Nord, du Kordofan et du Darfour. Le contrôle de ce vaste réseau de routes a été un souci constant pour les rois car les peuples nomades attaquaient très souvent les caravanes; pour assurer plus facilement la sécurité des routes commerciales, les souverains ont construit des forteresses aux points stratégiques importants (dans la steppe de Bajuda entre Méroé et Napata) et y ont fait creuser des puits.

Le peu d'indices dont on dispose ne nous permet pas de suivre de près l'évolution du commerce extérieur de Méroé au cours de toute son histoire. Nous ne pouvons que supposer que ce commerce a atteint son apogée au début de la période hellénistique, lorsque la demande de la dynastie des Ptolémées pour les produits exotiques en provenance d'Afrique s'est accrue. Plus tard, au début du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, la principale route a été transférée de l'axe du Nil à la mer Rouge, diminuant ainsi le volume de marchandises directement exportées de Méroé, étant donné qu'un grand nombre d'entre elles pouvaient être obtenues dans les régions de l'Éthiopie du Nord où Axoum venait juste d'amorcer son ascension. Les derniers siècles du royaume méroïtique coïncidèrent avec la crise générale de l'Empire romain, ce qui a conduit tout d'abord à un déclin brutal puis à une interruption quasi totale des relations commerciales entre Méroé et l'Égypte. Un grand nombre de villes de la Basse-Nubie qui dépendaient de ce commerce se trouvèrent ruinées; en outre, ni Rome ni Méroé n'étaient à cette époque en mesure de défendre les routes commerciales contre les attaques des Blemmyes et Nobades nomades<sup>57</sup>.

### La structure sociale

En l'absence de toute information directe, il est presque impossible de présenter un tableau cohérent de la structure sociale de Méroé. Nous savons seulement qu'il existait une classe supérieure ou dirigeante composée du roi et de sa famille, d'une cour et d'une aristocratie provinciale qui remplissait diverses fonctions administratives et militaires et d'un clergé très influent; à l'autre extrémité de l'échelle sociale, les sources dont nous disposons font état de nombreuses reprises de l'existence d'esclaves recrutés parmi les prisonniers de guerre. Des témoignages indirects donnent à penser que, mis à part les agriculteurs et les éleveurs qui devaient former la majorité de la population méroïtique, il existait une classe moyenne d'artisans, de commerçants, de petits fonctionnaires et de domestiques mais on ignore tout de leur statut social. Tant que nous ne disposerons pas de renseignements plus

57. Pour une analyse des causes de ce déclin, voir I.S. KATZNELSON, *op. cit.*, pp. 249 sq.

précis il serait prématuré de vouloir définir le type de rapports qui existait entre les diverses classes sur le plan social et sur le plan de la production.

Les documents épigraphiques et autres permettent de supposer que les activités guerrières ont joué un rôle non négligeable dans le royaume, mais il est difficile de dire comment les armées étaient levées et organisées. Il semble que, mis à part une garde royale permanente, tous les habitants de sexe masculin étaient mobilisés en cas de besoin. Les relations datant de la période romaine indiquent que l'armée était divisée en infanterie et cavalerie mais que, comparés aux légions romaines, les soldats méroïtiques étaient peu disciplinés. Des guerres furent menées contre des groupes nomades du désert oriental, qui ne furent jamais complètement soumis et étaient prêts à s'emparer au moment opportun des terres cultivées. En même temps, de nombreuses guerres d'agression furent menées pour agrandir le territoire et s'emparer d'un butin (bétail et esclaves) qui devait constituer une source importante de richesses pour les classes dominantes et le clergé.

Un grand nombre des prisonniers de guerre était régulièrement remis par les rois aux temples, parfois même avec les territoires ou les terres nouvellement occupés. Le nombre des esclaves a dû être relativement très élevé et, à l'époque romaine, beaucoup d'esclaves noirs furent déportés en Egypte et dans les pays méditerranéens. La main-d'œuvre servile a été utilisée pour la construction de pyramides, de temples, de palais et autres monuments ainsi que pour la culture des vergers et des jardins des temples. Peut-être était-elle employée pour le creusement et la réparation des canaux et des bassins d'irrigation (*hafirs*). L'esclavage s'est développé à Méroé comme dans les autres royaumes orientaux mais il l'a fait assez lentement et n'a jamais constitué la principale base de production, étant donné que la main-d'œuvre servile avait une sphère d'utilisation relativement plus limitée; dans les inscriptions, le nombre des femmes esclaves est toujours supérieur à celui des hommes, ce qui indique que l'esclavage domestique était la forme la plus répandue.

## Religion

### Caractéristiques générales

Le peuple méroïtique tirait la plupart de ses idées religieuses officielles d'Egypte. La majorité des dieux qui faisaient l'objet d'un culte dans les temples méroïtiques correspondaient à ceux d'Egypte et les premiers rois considérèrent Amon comme le dieu souverain dont ils tenaient leurs droits au trône. Les prêtres d'Amon exercèrent une influence considérable, du moins jusqu'à l'époque du roi Ergamène qui semble avoir brisé leur pouvoir absolu. Toutefois, même plus tard, les rois firent preuve — du moins dans leurs inscriptions — d'une vénération pour Amon et ses prêtres qu'ils favorisaient de diverses manières en leur accordant des dons en or, en esclaves, en bétail et en terres.

En même temps que les divinités pharaoniques (Isis, Horus, Thoth, Arensnuphis, Satis, etc.) avec leurs symboles originaux, les habitants de Méroé pratiquaient le culte de dieux purement méroïtiques comme le dieu-lion Apedemak ou le dieu Sebewyemeker (Sbomeker). Le culte de ces dieux n'est devenu officiel qu'au III<sup>e</sup> siècle avant notre ère; il semble qu'ils aient été auparavant des dieux locaux des parties méridionales de l'empire et qu'ils n'aient accédé à la première place qu'à l'époque où l'influence égyptienne commença de décliner pour être remplacée par des traits culturels plus authentiquement méroïtiques. (Il ne faut pas oublier que c'est aussi vers cette époque que l'écriture et la langue méroïtiques furent introduites dans les inscriptions).

Le dieu guerrier Apedemak était une divinité d'une grande importance pour les Méroïtes. On le dépeint avec une tête de lion et les lions jouèrent un certain rôle dans les cérémonies du temple, surtout à Mussawarat es-Sufra<sup>58</sup>. Au même endroit, nous trouvons un autre dieu méroïtique n'ayant pas de correspondant égyptien: Sebewyemeker, qui était peut-être le principal dieu local à être considéré comme un créateur. Quelques déesses sont aussi dépeintes à Naga, mais leur nom et la place qu'elles occupaient dans le panthéon méroïtique nous sont encore inconnus.

La présence de deux sortes de divinités, l'une d'origine égyptienne et l'autre d'origine locale, se reflète aussi dans l'architecture des temples.

### Les temples d'Amon

Le symbolisme religieux a joué un rôle important dans le plan des temples de l'ancienne Egypte. Le culte s'exprime dans des rituels complexes et élaborés et chaque partie du temple a un rôle particulier dans le déroulement du rituel. Ces différentes parties (par exemple salles, cours, chambres, chapelles, etc.) étaient disposées suivant un axe et constituaient un long corridor de procession. Des temples de ce type ont été édifiés dans la région de Dongola par Peye, Taharqa et leurs successeurs; Napata était le centre où le plus important de ces temples fut construit et dédié à Amon-Rê du Djebel Barkal. Toutefois Méroé ne figure pas dans les inscriptions de couronnement plus anciennes comme étant un lieu où fut construit un temple d'Amon.

Vers la fin du I<sup>er</sup> siècle avant notre ère cependant, la ville de Méroé fut honorée de la construction d'un de ces temples devant lequel fut placée une longue inscription en méroïtique. Les noms les plus anciens qui lui sont associés sont ceux du roi Amanikhabale (-65/-41) et de la reine Amanishakhte (-41/-12). Ce temple devint peut-être le plus important dans la dernière moitié de l'histoire du royaume. Nous devons cependant remarquer qu'à partir de cette époque, d'autres temples d'Amon-Rê similaires et de plus petites dimensions ont été construits à Méroé, Mussawarat es-Sufra, Naga et Ouad ben-Naga. Le temple d'Amon à Méroé a joué un rôle semblable à celui de Napata et de Djebel Barkal, et a dû devenir un rival redoutable

58. L.W. ZABKAR, 1975.

pour le temple de Napata qu'il finit par supplanter. Même durant la période antérieure à la construction du temple d'Amon de Méroé, Napata n'avait pas le monopole en tant que centre religieux car il existait d'autres types de temples qui dominaient la vie religieuse dans tout le Butana et rayonnaient de là vers le nord. C'est du temple aux Lions que nous devons maintenant parler.

### Le temple aux Lions

Le nom de « temple aux Lions » est dû à une prépondérance marquée de représentations de lions, sculptées en ronde-bosse, gardant les abords et l'entrée de ces temples, ou occupant une place importante dans les bas-reliefs. Le lion représente également le grand dieu méroïtique Apedemak. Cependant, il ne faut pas en conclure que ces temples étaient tous dédiés uniquement à Apedemak. L'existence de ces temples a été observée par différents auteurs<sup>59</sup>, mais dans la description de temples particuliers il leur a été donné des noms différents<sup>60</sup>: temple d'Apis, temple d'Isis, temple du Soleil, temple principal d'Auguste (Fesco Chamber), etc. L'emploi de pareils termes a, dans certains cas, causé des malentendus et des conclusions erronées<sup>61</sup>. L'emploi de l'expression temple aux Lions éliminerait d'autres malentendus, la représentation du lion en étant la marque la plus distinctive. Les statues de bélier sont associées aux temples d'Amon (Barkal, Kawa, Méroé, Naga) alors que les statues de lion en sont complètement absentes, bien que le dieu-lion Apedemak doive peut-être figurer parmi les divinités qui y étaient adorées et que son image apparaisse parmi celle des autres dieux. De même, si les divinités à tête de bélier (Amon-Rê et Khnoum) apparaissent fréquemment sur les bas-reliefs de ces temples aux Lions, il n'existe aucun exemple de statue de bélier associée à un temple aux Lions.

#### *Répartition et types des temples aux Lions*

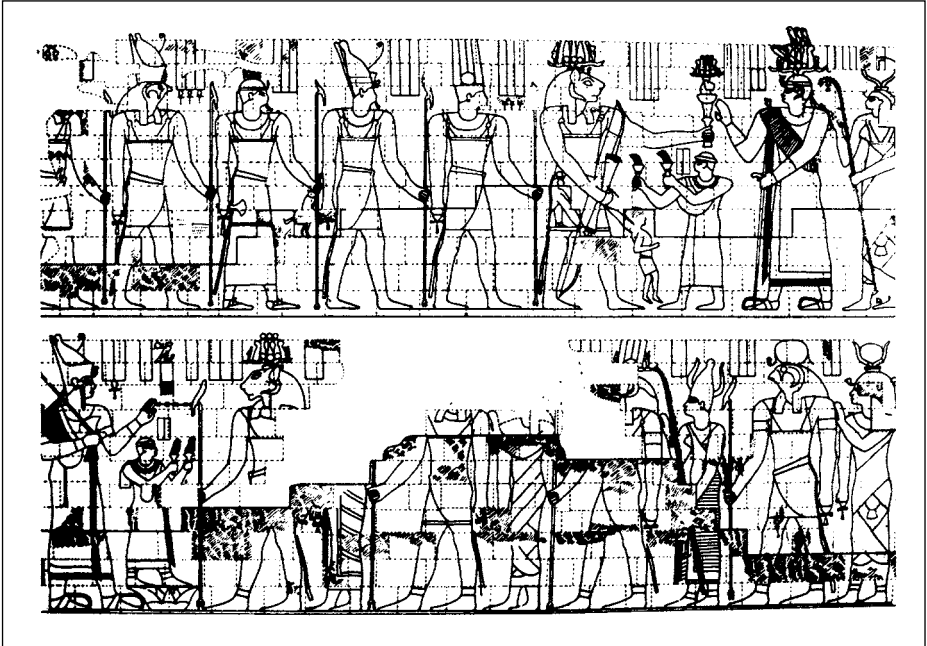
En plus de 32 temples aux Lions connus, il existe 14 sites où la présence d'un temple aux Lions est presque certaine. Si nous ajoutons l'existence dans les textes méroïtiques de titres religieux associés à ces temples dans des localités comme Nalete, Tiye, etc., le nombre de ces temples a dû être en fait très important. Il semble qu'ils aient été répartis sur l'ensemble du royaume de Méroé. Leur distribution présente deux caractéristiques très nettes. La première est qu'il existe quatre sites où plusieurs temples ont été découverts: Naga (huit temples), Mussawarat (six), Méroé (six) et Barkal (trois).

La présence de plusieurs temples dans une même localité dénote l'importance religieuse du site. En fait, les temples les plus élaborés et peut-être les plus importants du royaume sont celui de Mussawarat es-Sufra et le Temple du Soleil de Méroé (M.250). Néanmoins, Naga a plus de temples

59. J. GARSTANG, *et al.*, 1911, p. 57; M.F.L. MACADAM, 1955, p. 114; F. HINTZE, *op. cit.*, p. 170.

60. B. PORTER et R. MOSS, 1951, pp. 264 sq.

61. Par exemple le Temple du Soleil, ainsi appelé par Sayce sur la base d'une indication d'Hérodote à propos de la présence d'une « Table du Soleil », a amené certains auteurs à suggérer l'existence à Méroé d'un culte spécial du soleil. De même des termes comme temple d'Isis et temple d'Apis pourraient être la cause de conclusions également erronées.



1

1. Le dieu Apedemak conduisant d'autres dieux méroïtiques.

(Source: F. Hintze, « Die Inschriften des Löwentempels von Mussawarat es-Sufra, Abhandlungen der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin », Kl. für Spr., Lit. und Ku. Jahrgang 1962, Nr. I, Berlin 1962, pl. II.)

2. Dieu Sebewyemeker méroïtique, du temple du Lion à Mussawarat es-Sufra. (Source: F. et U. Hintze, 1966, pl. 101.)

2



que tout autre site et Barkal possède les spécimens datables les plus anciens. Le premier (B.900) construit par Peye (-750/-716) possédait à l'origine deux chambres qui ont été transformées ultérieurement en un temple à pylône et à chambre unique. Le second temple est B.700, commencé par Atlanersa (-653/-643) et terminé par Senkamanisken (-643/-623).

Le deuxième trait remarquable est que les centres des deux types de temples ne coïncident pas. Il est possible d'avancer que, d'une manière générale, les temples d'Amon étaient concentrés dans la région de Napata, alors que les temples aux Lions se trouvaient dans l'île de Méroé où les temples d'Amon n'ont été construits qu'à partir du 1<sup>er</sup> siècle avant notre ère.

Tous les temples aux Lions peuvent être divisés en deux types principaux. Le premier est un temple à deux chambres; les plus anciens temples de ce type sont en brique séchée et ne possèdent pas de pylône. Le deuxième avait une seule chambre; la plupart avaient un pylône sur la façade, mais les plus anciens n'en possédaient pas.

Le second type de temple aux Lions pourrait remonter à deux sources locales. D'une part, il se rattache au premier type, comme le montre le fait que B.900 a été ultérieurement reconstruit sur un plan du second type. D'autre part, il existe à la fois à Barkal<sup>62</sup> et à Kerma<sup>63</sup> plusieurs petites constructions à une seule chambre qui peuvent être à l'origine du second type. Les spécimens les plus anciens de ce type se trouveraient peut-être sous Méroé M.250, datant peut-être d'Aspelta et sous le temple 100 de Mussawarat es-Sufra, datant d'avant 500 avant notre ère<sup>64</sup>.

L'autre source qui peut avoir influencé le choix du temple aux Lions est l'Égypte, où des chapelles ont été construites à diverses époques à l'intérieur de l'enclos d'autres temples ou en bordure du désert. Ce sont des haltes pour la barque ou la statue du dieu durant diverses processions. Cependant, la plupart d'entre elles sont élaborées et comportent plusieurs chambres<sup>65</sup> et si, parmi les monuments thébains, la XXV<sup>e</sup> dynastie a construit ou ajouté diverses petites chapelles à Karnak et ailleurs<sup>66</sup>, celles-ci ne rappellent pas le plan du temple aux Lions. Une origine indigène semblerait donc plus vraisemblable. Dans sa simplicité, ce type de monument était en fin de compte adaptable à des régions comme le Butana où le manque de main-d'œuvre qualifiée et de matériaux empêchait l'adoption de bâtiments élaborés comme les temples d'Amon, au moins dans la période la plus ancienne. La simplicité du temple reflète peut-être un type simple de culte, probable dans les communautés nomades du Butana et d'autres régions.

Ces deux types de temple, les temples d'Amon et les temples aux Lions, suggèrent au premier abord l'existence de deux types de religion, mais un second examen attentif montre qu'il s'agit en fait d'une religion unique. La dualité religieuse supposerait soit une grande tolérance, hautement improbable

62. G.A. REISNER, 1918, p. 224.

63. G.A. REISNER, *H.A.S.*, 1923, p. 243.

64. F. HINTZE, 1970.

65. A. BADARY, 1968, p., 282.

66. J. LECLANT, 1965, p. 18.

à cette époque, soit une lutte farouche et des guerres religieuses continuelles dont nous ne connaissons aucune trace. Au contraire, le panthéon des temples d'Amon semble avoir été le même que celui des temples aux Lions, avec cette différence que certains dieux avaient la prééminence dans tel ou tel temple. Ces dieux sont d'ailleurs un mélange de dieux égyptiens comme Amon-Rê, la triade osirienne, etc., et de dieux indigènes locaux comme Apedemak, Mandulis, Sebewyemeker, etc.<sup>67</sup> Par conséquent, la différence de plan indique une différence de rites plutôt que de religion. Ainsi le rituel des cérémonies du couronnement exigeait pour les processions et les fêtes un temple du type des temples d'Amon. Cette forme de pratique religieuse a rendu possible l'incorporation sans conflit de diverses divinités et croyances locales et a contribué de ce fait à la cohésion durable d'un substrat qui, sinon, eût été trop diversifié.

67. J. LECLANT, 1970 (b), pp. 141-153.